

LIBERTÉ ET SHOWBIZ
(*The Irish Times*, 8 juillet 1986)

L'AUTRE SOIR JE REGARDAIS le programme organisé par la télévision américaine pour fêter la remise à neuf de leur Statue de la Liberté. Les présidents Reagan et Mitterrand assistaient à l'événement, avec une foule de gens qui visiblement pelaient tous de froid sur un quai venteux du port de New York.

C'était fascinant, comme toujours, de voir ce qu'une nation choisit de montrer lorsqu'elle veut exprimer ce qu'elle est. Vous vous rappelez la fois où des millions de regards nous observaient à Ballyporeen quand nous – ou un type quelconque – avons décidé de faire appel à Derek Davis et je ne sais quelles petites danseuses irlandaises pour résumer l'âme de l'Irlande lors de la visite de Reagan dans la ville de ses ancêtres ? Les Américains ont beaucoup plus d'aplomb que nous quand ils donnent dans le showbiz patriotique, et c'est bien légitime. N'empêche, du point de vue européen, ce week-end de la Liberté était on ne peut plus bizarre.

Pour commencer, les stars de l'écran – la famille royale américaine – interprétaient des rôles surprenants. Le président

Mitterrand avait pour présentateur un homme d'État bien connu, Gregory Peck ; Robert De Niro, armé d'un micro qui ne marchait pas, présentait le ministre de la Justice, qui à son tour faisait prêter serment d'allégeance à des milliers de nouveaux citoyens en multiplex dans tout le pays.

Cette cérémonie aurait pu être le grand moment d'émotion de la soirée. La Statue de la Liberté représente les millions d'immigrants qui ont fondé l'Amérique moderne, et la citoyenneté américaine reste aujourd'hui le but, l'aspiration quasi religieuse de millions de gens aux quatre coins du globe. Tandis que les caméras faisaient un panoramique des nouveaux citoyens, on pouvait voir au moins une raison qui rend l'Amérique synonyme de liberté. Ils étaient là, des gens de toute forme, taille et couleur, qui ne connaissaient pas les mots du serment, bâillaient, se bousculaient, vêtus à la diable. Personne ne les avait dressés à bien se tenir. Les voilà maintenant, comme les premiers immigrants, libérés des princes et des évêques et de l'oppression de classe. Ils sont égaux ; les vieux pays d'Europe, même les plus socialistes, n'ont jamais atteint cet idéal. Bien sûr, en disant cela, on laisse de côté les questions que soulève l'ouverture du spectacle par un petit Noir chantant l'hymne national.

Andy Williams et Mireille Mathieu ont fait une démonstration de détente cordiale. La caméra ne s'est jamais arrêtée sur la secrétaire d'État aux Transports – je n'ai pas compris pourquoi elle faisait un discours – de sorte qu'on ne l'a jamais vue. Dansé avec une précision digne des chorégraphies de Busby Berkeley,

« I want to be in America » nous a donné l'exemple d'un des plus beaux arts américains. Bob Hope s'est vu décoré d'une médaille en même temps qu'Elie Wiesel, le chroniqueur de l'Holocauste, Mr Wang le roi de l'ordinateur, Kissinger, une femme alibi, et Irving Berlin, type parfait de l'immigrant qui a réussi mais auteur également de « White Christmas », l'hymne populaire américain.

La vidéo annoncée de Lawrence, Kansas, n'est jamais parvenue à l'antenne. Coretta Scott King frissonnait dans les rangs du public aux côtés du sénateur Robert Dole, de Steven Spielberg et d'un George Shultz rayonnant. Madame Mitterrand semblait avoir désappris à sourire une fois pour toutes. Lorsque le président Reagan déclencha les illuminations de la Statue et qu'aucune flamme ne jaillit de la torche, j'ai cru qu'il s'agissait encore d'une panne technique. En fait ils ont allumé la torche plus tard au cours de la cérémonie. Et les flammes n'ont pas marché.

Mais à ce stade, le spectateur titubait. Fonzie, une vedette sinistrement populaire de la télévision aux yeux trop rapprochés, interrogeait une jeune réfugiée vietnamienne sur le communisme. Les communistes, disait-elle, sont « cruels, austères et irascibles », et elle était très contente d'être ici dans le pays des hommes libres. Ma foi, irascibles, je ne sais pas trop. Je ne suis même pas sûre que les manières des millions de gens sur la planète qui vivent en régime communiste aient une quelconque pertinence ici. Mais Fonzie ruisselait d'émotion. Tout comme les Reagan. Nancy était en mode larme à l'œil depuis le tout début,

elle ne pouvait guère en faire plus. Mais le président réussit à injecter encore plus de sincérité gorge nouée dans son « Dieu bénisse l'Amérique » final qu'à l'ouverture.

L'aseptisation du bien et du mal continuait. Une foule de figurants, costumés avec goût en masses tremblantes, composaient des tableaux tandis que Neil Diamond chantait en alternant les chemises « Yes, to America ». Le tableau se muait en danse paysanne célébrant la liberté, les filles en robe de guingan, les garçons en jeans. Tactiquement, c'était une erreur. Toute la soirée proclamait qu'il n'y avait personne en Amérique avant l'arrivée des bateaux à Ellis Island, que l'État était né de l'innocence et du labeur acharné, que l'Amérique n'avait pas de passé colonial. Mais vous ne pouvez pas évoquer la marche vers l'Ouest sans rappeler aux gens les aborigènes, les Indiens qu'on a complètement ignorés pendant ce week-end de la Liberté et dont le cœur est enterré à Wounded Knee. Je parie que les Indiens de jadis ont trouvé ces nouveaux Américains cruels, austères et irascibles.

C'était une superbe fête élitiste. Pas un seul individu n'était là parce qu'il tenait une place importante dans sa petite communauté, ou qu'il avait passé sa vie au service des autres. Il fallait être soit un notable républicain soit une star de premier rang pour avoir le droit de parler. Et quand il s'agit de choisir entre un homme politique et une star, les organisateurs ont exprimé notre sentiment à tous en couronnant vrais roi et reine Sinatra et Elizabeth Taylor.

C'est elle, et non la Statue de la Liberté, qui fut la femme inoubliable de la soirée. La rénovation de Miss Liberté a coûté deux cent soixante-cinq millions de dollars ; celle de Miss Taylor était une affaire de volonté. La dernière fois qu'on l'avait vue en public, elle était grosse, elle était triste, et elle vieillissait à vue d'œil. Mais dans une scène de renaissance aussi saisissante que le retour à la vie des chrysanthèmes dans *E.T.*, voilà qu'elle nous revient mince et belle et plus jeune que jamais. C'était un vrai plaisir de voir ça.

Et c'était une joie, aussi, d'entendre chanter Sinatra. Sa voix, si brisée et rayée soit-elle, reste la voix de l'Amérique. Des millions de gens ont flirté sur sa musique, dansé, assorti ses disques à leur humeur, eu des enfants, et continueront à l'aimer aussi longtemps que dureront les ballades. Les réalisateurs ont fait un fondu fermé sur les Reagan pendant qu'il chantait. Si populaires soient-ils, ils ne sont pas aussi puissants que le vieux Bel œil bleu, et la caméra est repartie vers lui. Et de lui aux feux d'artifice puis à la fin du spectacle.

C'était là une façon nouvelle d'afficher le pouvoir. Ce que dit la famille royale anglaise, ce que disent les cortèges de chars d'assaut russes, ce que dit Saint-Pierre du Vatican, les Américains le disent par le spectacle de divertissement. Les images étaient si familières et bien intentionnées, le contenu verbal si hors de propos, qu'on en oubliait l'État derrière les paillettes, l'État qui a bombardé la Libye et terrorise le Nicaragua et fait la sourde oreille aux manifestations antinucléaires.